

## **Putnam et la critique de la dichotomie fait/valeur :**

### ***La critique de quoi au juste ?***

Par : Antoine C. Dussault

Version remaniée d'une communication lue à l'ACFAS au printemps 2007.

### **Introduction**

L'idée que les faits et les valeurs constituent deux sphères hétérogènes est très répandue et très utile en philosophie, et dans d'autres domaines, notamment pour démasquer des conclusions hâtives, des confusions de raisonnement ou même des préjugés. La distinction est pratiquement devenue un lieu commun, et on l'évoque souvent, sans la questionner, comme une distinction fondamentale qu'il faut en tout temps respecter lorsque l'on argumente.

Cette distinction a trois origines principales en philosophie. D'abord, David Hume qui dans son célèbre passage sur l'être et le devoir être (*is-ought passage*), constate un saut injustifié de l'être au devoir être chez les rationalistes moraux de son époque.<sup>1</sup> Ensuite, d'une toute autre tradition, Max Weber, qui, voulant fonder une revue de science sociale qui ne soit pas au service d'une idéologie particulière, défend l'idée que la science peut et doit être axiologiquement neutre, c'est-à-dire neutre par rapport aux valeurs.<sup>2</sup> Finalement, les positivistes logiques, qui, en vertu de leur règle de vérifiabilité empirique, éjectent les valeurs hors du champ de la rationalité. Les énoncés de valeurs n'ont pas de vérification empirique possible, ils sont donc du non-sens.<sup>3</sup>

Une conséquence généralement tirée de cette distinction est le subjectivisme des valeurs, et donc le subjectivisme de leur domaine privilégié : l'éthique. C'est cette conséquence qui motive Putnam à critiquer ce qu'il appelle la « dichotomie fait/valeur ». Pour lui, le subjectivisme moral, bien qu'il ait pu pendant une époque servir le progrès moral et social en offrant un argument efficace contre plusieurs préjugés, risque aujourd'hui de devenir une menace pour ce progrès et pour les acquis sociaux et moraux qu'il a générés. Pourquoi la démocratie serait-elle meilleure qu'un système

totalitaire si les valeurs sont subjectives ? Pourquoi faudrait-il respecter les droits humains ? Pourquoi devrait-on traiter tous les citoyens également ? Selon Putnam, le subjectivisme des valeurs rend insensée toute discussion critique sérieuse concernant les positions éthiques.<sup>4</sup>

Putnam veut donc critiquer la dichotomie fait/valeur, afin de redonner à l'éthique une objectivité. C'est cette critique qu'il développe dans de nombreux ouvrages depuis les années 1980, et qui culmine dans son livre paru en 2002 : *The Collapse of the fact/value dichotomy*.<sup>5</sup> Comme le sous-titre de ma présentation le suggère, « La critique de quoi au juste ? », j'éprouve certaines réserves à l'égard des arguments de Putnam.

Le problème principal est selon moi que Putnam ne nous dit jamais précisément ce qu'il critique. Il mentionne en introduction qu'il n'en a pas contre une simple *distinction* fait/valeur, mais plutôt contre un dualisme, ou une *dichotomie* fait/valeur. Le problème est qu'il ne précise jamais la différence qu'il voit entre les deux. Le seul indice qu'il donne pour cerner cette différence est un parallèle qu'il fait avec la critique par Quine de l'opposition analytique/synthétique. Selon Putnam, il y a des « zones grises » entre les purs faits et les pures valeurs, de la même manière qu'il y a des zones grises entre les purs jugements analytiques et les jugements purement synthétiques. Il me paraît toutefois moins évident de percevoir des zones grises entre faits et valeurs qu'entre analytique et synthétique. J'expliquerai pourquoi plus loin.

Le but de ma présentation est d'éclairer ce problème, c'est-à-dire de déterminer quel usage de la distinction fait/valeur reste légitime si l'on concède à Putnam tous ses arguments. Je le ferai en analysant l'impact qu'a chaque argument de Putnam sur la distinction fait/valeur telle qu'elle est généralement appliquée. J'insiste sur ce point méthodologique : je n'ai pas l'intention d'entrer dans la critique de chacun des arguments de Putnam. Plusieurs critiques leur ont été adressées, mais elles ne seront pas l'objet de mon propos. Ce que je veux tenter de voir, c'est quel impact cela a sur la distinction fait/valeur telle qu'on l'applique habituellement, si l'on concède à Putnam tous ses arguments. Cela me permettra de clarifier Putnam là où il me semble ambigu, et éventuellement, de mieux cibler les critiques pertinentes qui doivent lui être adressées. Je l'annonce tout de suite, ma

présentation mettra en évidence que les arguments de Putnam n'ont pas un impact aussi fort sur la distinction fait/valeur que ce qu'il semble annoncer au début de son livre.<sup>6</sup>

Quel usage fait-on habituellement de la distinction fait/valeur ? Je distingue trois usages.<sup>7</sup> Nous tirons généralement comme conséquences de la distinction fait/valeur :

- 1) Que le descriptif et l'évaluatif sont deux sphères hétérogènes.
- 2) Que la science, qui cherche à décrire les faits, peut et doit être neutre par rapport aux valeurs. (Il s'agit de la thèse weberienne de la neutralité axiologique de la science.)
- 3) Que l'éthique est subjective alors que la science est objective.

J'ai mentionné que je vérifierais l'impact qu'a chacun des arguments de Putnam sur les usages habituels de la distinction fait/valeur. Je distingue chez Putnam trois principaux arguments :

1) L'argument des valeurs épistémiques : Par cet argument, Putnam montre qu'il y a des valeurs au fondement de la science : les valeurs de cohérence, de simplicité, de raisonabilité, plausibilité, etc. Si les valeurs sont subjectives, cet argument a pour effet selon Putnam d'appliquer à la science le subjectivisme généralement attribué aux valeurs. Si la science est fondée sur des valeurs et les valeurs sont subjectives, alors la science est elle aussi subjective.<sup>8</sup>

2) L'argument des concepts éthiques denses (*thick ethical concepts*) : Par cet argument, Putnam montre que de nombreux concepts du langage ordinaire ne sont ni purement descriptifs, ni purement évaluatifs. « Cruel », par exemple, peut en même temps servir à décrire et à évaluer. De tels concepts forment une zone grise entre les purs faits et les pures valeurs. Ils ont pour effet d'atténuer le fossé qui sépare faits et valeurs, et donc d'ébranler la dichotomie qui les sépare. Selon Putnam, faits et valeurs sont « imbriqués » ou « enchevêtrés » (*entangled*). De plus, cet argument offre une réponse à l'argument non-cognitivist standard selon lequel les énoncés de valeur sont ontologiquement bizarres (*ontologically queer*), parce qu'ils n'ont pas de propriété concrète à laquelle ils réfèrent.<sup>9</sup> Comme les énoncés composés de concepts éthiques denses réfèrent à des propriétés qui existent dans le monde (par exemple, la cruauté), ils ne sont pas ontologiquement bizarres.<sup>10</sup>

3) L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité : Putnam développe une conception assouplie de l'objectivité, inspirée du pragmatisme américain. Dans cette conception assouplie, les

valeurs sont censées pouvoir être objectives, même si elles n'ont pas de vérification empirique possible. Cet argument a donc pour objectif de renverser la conclusion produite par l'argument des valeurs épistémiques. L'argument des valeurs épistémiques montrait que, selon la notion classique rigide d'objectivité (refusant l'objectivité aux valeurs), rien ne pouvait être objectif : ni les faits, ni les valeurs. L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité vise à renverser cette conclusion en montrant qu'il reste tout de même une notion plus souple d'objectivité selon laquelle faits et valeurs peuvent tous deux être objectifs.

L'objet de ma présentation est donc de montrer l'impact qu'ont ces trois arguments sur chacun des trois usages de la distinction fait/valeur que j'ai identifiés. Une fois cela fait, je pourrai, en conclusion, me prononcer sur l'ampleur générale des conséquences des arguments de Putnam sur la distinction fait/valeur.

## **1. L'argument des valeurs épistémiques.**

Quel impact cela a-t-il sur les usages habituels de la distinction fait/valeur si l'on concède que la science présuppose des valeurs ?

### **1.1 Impact de l'argument sur l'hétérogénéité du descriptif et de l'évaluatif**

L'argument n'a aucun impact sur l'hétérogénéité du descriptif et de l'évaluatif. Il montre certes que les descriptions produites par la science présupposent quelque chose d'évaluatif : les valeurs épistémiques, mais cela n'ébranle aucunement la thèse voulant que descriptif et évaluatif soient deux sphères distinctes. D'ailleurs, affirmer que les faits se fondent sur des valeurs implique de pouvoir distinguer les deux sphères. Si faits et valeurs étaient la même chose, il serait impossible d'insister, comme le fait Putnam, que les uns sont fondés sur les autres.

### **1.2 Impact de l'argument sur la neutralité axiologique de la science.**

Il sera moins simple de déterminer si l'argument des valeurs épistémiques a un impact sur la neutralité axiologique. Selon Max Weber, la neutralité axiologique n'interdit pas toute influence des

valeurs en science. Les valeurs du chercheur peuvent légitimement l'influencer dans le choix des problèmes étudiés et dans la construction de ses idéaltypes. L'idéaltype est une reconstruction idéalisée d'un phénomène social qui, selon Weber, est requise en science sociale, parce qu'il est impossible d'analyser un phénomène social dans toute sa variété concrète. Par exemple, lorsque Weber veut parler du capitalisme, il ne parle pas du capitalisme qui a concrètement cours dans le monde. Le capitalisme concret prend des formes trop variables. Ce dont il parle, c'est d'une reconstruction idéalisée du capitalisme qui prétend rassembler ses éléments les plus fondamentaux et écarter ses éléments accidentels. Cette reconstruction idéalisée n'a pas la prétention d'être la seule possible. Elle découle de ce qui intéresse Weber en tant que chercheur dans le capitalisme, de ce qu'il juge *pertinent*. Ce rôle des valeurs, se limitant à ce que Putnam appelle *jugement de pertinence*, ne menace pas la neutralité axiologique puisqu'il n'admet qu'une influence des valeurs dans la circonscription des problèmes et des objets étudiés. Une fois son objet circonscrit, le chercheur doit selon Weber l'observer de manière neutre.<sup>11</sup>

L'argument des valeurs épistémiques ouvre-t-il la porte à une influence plus large des valeurs en science ? D'un côté oui, de l'autre non ! L'argument élargit par rapport à Weber l'influence des valeurs en science de deux manières. Chez Weber, l'influence légitime des valeurs en science se limite aux sciences *sociales* et, comme je viens de le préciser, au *jugement de pertinence*. Avec l'argument des valeurs épistémiques, Putnam admet une influence des valeurs aussi dans les sciences *naturelles*. Le chapitre 8 de *The Collapse* plaide pour une reconnaissance de l'influence des valeurs épistémiques en physique. De plus, cet argument ne limite pas le rôle des valeurs épistémiques au *jugement de pertinence*. Putnam insiste dans ce même chapitre que les valeurs épistémiques déterminent les *conclusions* des scientifiques en faveur de certaines théories plutôt que d'autres. Chez Putnam, les valeurs épistémiques jouent donc aussi un rôle dans ce que Putnam appelle les *jugements d'assertabilité garantie*.<sup>12</sup>

L'argument des valeurs épistémiques restreint toutefois aussi l'influence légitime des valeurs en science. En effet, cet argument limite le *type* de valeurs pouvant jouer un rôle en science. Selon cet argument, seules les valeurs *épistémiques* peuvent le faire, pas les valeurs *éthiques*.<sup>13</sup> Ainsi, en même

temps qu'il accorde aux valeurs une influence sur les conclusions scientifiques, il restreint le type de valeurs pouvant avoir cette influence.

En résultante, cela rompt-il avec la neutralité axiologique telle que définie par Weber ? À mon avis, non. Je ne crois absolument pas que Weber s'opposerait à ce que les valeurs épistémiques déterminent les conclusions scientifiques. Lorsque Weber exigeait que la science soit neutre par rapport aux valeurs, il avait à l'esprit les valeurs *éthiques*. Le concept de valeurs épistémiques n'existait pas à son époque. On pourrait à mon avis, sans aucunement travestir l'idée de Weber, reformuler en termes contemporains l'exigence de neutralité axiologique, en spécifiant que ce que l'ont veut, c'est que les conclusions scientifiques ne soient déterminées que par les valeurs *épistémiques*, et qu'elles soient neutres par rapport aux valeurs *éthiques*. Ainsi, en résultante, l'argument des valeurs épistémiques n'a pas d'impact sur la neutralité axiologique que doit avoir la science. Un apport pertinent de l'argument en lien avec cette question consiste toutefois à mettre en évidence que les distinctions fait/valeur et science/éthique ont été confondues à tort dans la majorité des discussions s'y intéressant. L'argument montre que les valeurs occupent une place importante en science et ne sont pas le propre de l'éthique.

### **1.3 Efficacité de l'argument à ramener l'objectivité de l'éthique.**

Le seul impact réel pouvant être attribué à l'argument des valeurs épistémiques concerne l'idée que les valeurs sont subjectives alors que les faits sont objectifs. Cet argument a pour conséquence que les faits qui sont supposés être les plus rigoureux, c'est-à-dire, ceux qui sont observés par la science, sont fondés sur des valeurs. Il met ainsi faits et valeurs sur un pied d'égalité quant à leur prétention à l'objectivité. Si les valeurs sont subjectives et les faits sont fondés sur elles, alors les faits sont eux aussi subjectifs. L'argument applique donc aux faits le subjectivisme généralement attribué aux valeurs. Il range donc faits et valeurs tous deux du côté de la subjectivité.<sup>14</sup> Ceci est par contre l'inverse de ce que Putnam veut faire, puisque son but est plutôt de les ranger tous les deux du côté de l'objectivité. Je montrerai plus loin comment l'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité

tente de renverser cette conclusion en faveur de l'objectivité des faits *et* des valeurs, et par conséquent de celle de l'éthique.

## 2. L'argument des concepts éthiques denses.

### 2.1 Impact de l'argument sur l'hétérogénéité du descriptif et de l'évaluatif

Montrer, comme le fait Putnam, que plusieurs concepts sont à la fois descriptifs et évaluatifs peut sembler constituer un argument fort contre l'hétérogénéité du descriptif et de l'évaluatif. Toutefois, si l'on examine les choses plus attentivement, on peut voir que ce n'est pas le cas. L'argument montre bien que la plupart des concepts sont à cheval sur le descriptif et l'évaluatif, mais il ne dissout aucunement l'opposition entre les deux. Au contraire, pour montrer qu'il existe des concepts éthiques denses, qui sont à la fois descriptifs et évaluatifs, Putnam a besoin qu'une distinction subsiste entre décrire et évaluer.

Il faut à mon avis distinguer deux distinctions (pardonnez la redondance). D'un côté, il est possible d'établir une distinction entre faits et valeurs, qui oppose deux *types* de concepts. De l'autre, il est possible de distinguer *décrire* et *évaluer*, deux *rôles* ou deux *usages* possibles de ces concepts. Ce que l'argument des concepts éthiques denses montre, c'est que la distinction fait/valeur, qui oppose deux *types* de concepts, n'est pas exclusive. Il existe des concepts qui ont à la fois la caractéristique habituelle des faits (celle de décrire) et la caractéristique habituelle des valeurs (celle d'évaluer). Il y a donc bien une zone grise entre faits et valeurs.

Toutefois, l'argument n'a aucun impact sur la deuxième distinction, celle qui se situe entre *décrire* et *évaluer*, qui oppose deux *rôles* que peuvent jouer les concepts. Au contraire, l'argument se fonde sur cette distinction. Ce n'est pas parce que certains concepts peuvent servir autant à décrire qu'à évaluer que ces deux rôles cessent d'être deux actions différentes. Ces deux rôles restent distincts.

La nature de la distinction entre décrire et évaluer peut être précisée à l'aide de la distinction des directions de l'ajustement (*directions of fit*), définie par Searle dans sa typologie des actes de langages.<sup>15</sup> Selon Searle, nos actes de langage peuvent avoir deux directions de l'ajustement opposées.

Un acte de langage a la direction langage-monde lorsque l'intention du locuteur est que ce qu'il dit s'ajuste au monde, que ses mots représentent le monde tel qu'il est. À l'opposé, un acte de langage a la direction monde-langage lorsque l'intention du locuteur est que le monde s'ajuste à ce qu'il dit, que le monde devienne tel que ses mots le représentent. Dans cette distinction, l'acte de décrire se classe dans la direction langage-monde et l'acte d'évaluer se classe dans la direction monde-langage. L'argument des concepts éthiques denses ne montre aucunement que ces deux directions opposées s'enchevêtrent. Ces dernières restent tout à fait distinctes et opposées après l'argument de Putnam. Ce que Putnam montre, c'est que certains concepts peuvent avoir les deux rôles, ou les deux directions de l'ajustement en même temps, mais pas que les deux rôles ou les deux directions se confondent.<sup>16</sup>

Quelques passages des textes de Putnam confirment que Putnam admet une telle distinction entre deux rôles locutoires. Dans *Reason, Truth and History*, Putnam précise qu'il admet une différence entre *décrire* et *évaluer*, mais que ce qu'il rejette c'est que cette distinction s'incarne dans un vocabulaire spécifique.<sup>17</sup> Dans *Ethics Without Ontology*, il parle explicitement d'*acte de langage* (*speech-act*), lorsqu'il distingue les usages descriptifs et évaluatifs de « cruel ».<sup>18</sup> Putnam semble donc reconnaître la distinction d'actes de langage entre *décrire* et *évaluer*, bien qu'il veuille atténuer la distinction entre faits et valeurs, deux *types* de concepts.<sup>19</sup>

L'impact de l'argument des concepts éthiques denses sur la distinction descriptif/évaluatif est donc limité. L'argument ne montre aucunement que ces deux sphères se confondent ou même qu'elles s'enchevêtrent. Il montre cependant que de ces deux rôles que peuvent jouer les concepts, nous ne pouvons pas dériver deux *types* exclusifs de concepts.

## **2.2 Impact de l'argument sur la neutralité axiologique de la science.**

Putnam tire une conséquence importante de l'existence des concepts éthiques denses sur l'influence des valeurs, *éthiques* cette fois, en science. Il illustre cette influence par la théorie économique d'Amartya Sen. Afin de rompre avec l'approche qu'il appelle minimaliste classique, qui cherche à être neutre par rapport à l'éthique, Amartya Sen développe ce qu'il appelle l'approche des capacités (*capabilities approach*). Cette approche observe la capacité réelle des agents économiques à



réaliser certaines choses, comme être bien nourri, éviter la morbidité évitable et la mortalité prématurée, avoir du respect pour soi-même, être capable de participer à la vie de la communauté, etc. Putnam fait tout un développement pour montrer que cette approche est le seul moyen d'éviter les absurdités produites selon lui par la science économique telle qu'elle fut pratiquée par la majorité des économistes au XX<sup>e</sup> siècle.<sup>20</sup> La principale caractéristique de cette approche est qu'elle réintroduit les considérations éthiques en économie.

Putnam observe que les *capacités* observées par Sen sont définies à l'aide des concepts éthiques denses. « Être bien, nourri », « éviter la morbidité évitable et la mortalité prématurée », « avoir du respect pour soi-même », etc. emploient des concepts éthiques denses. Ces concepts jouent donc un rôle en science. Ils remettent par conséquent potentiellement en question la neutralité axiologique de la science, puisqu'ils comportent une force évaluative.

Cela rompt-il avec la neutralité axiologique telle que définie par Weber ? Le déterminer requerra, encore ici, quelques analyses. Comme c'était le cas pour l'argument des valeurs épistémiques, l'argument des concepts éthiques denses élargit d'un côté l'influence légitime qu'ont les valeurs en science, mais le restreint ensuite.

L'argument élargit l'influence que peuvent légitimement avoir les valeurs en science, puisqu'il permet maintenant que les valeurs *éthiques* influencent les *conclusions* des scientifiques. Contrairement à chez Weber, les valeurs *éthiques* affectent donc aussi les jugements d'assertabilité garantie, et non pas seulement les jugements de pertinence. Il s'agit d'un élargissement notable par rapport à Weber.

Toutefois, cet argument limite en même temps l'effet que peut avoir cet élargissement de deux manières. D'abord, Putnam semble limiter cet élargissement aux sciences *humaines*. Nulle part, il ne mentionne l'idée d'une influence des valeurs *éthiques* sur les conclusions des sciences *naturelles*. Il n'illustre le rôle des concepts éthiques dense en science que par l'exemple d'une science humaine (l'économique), et termine cette illustration en mentionnant que l'on pourrait probablement la refaire pour la science du droit, une autre science *humaine*.<sup>21</sup>

Ensuite, voulant probablement se prémunir contre les accusations de relativisme, Putnam balise rigoureusement la manière selon laquelle le chercheur peut laisser libre cours à une influence des valeurs éthiques sur ses conclusions. Admettre que chaque chercheur puisse laisser ses préférences évaluatives privées déterminer ses conclusions conduirait au relativisme, ou du moins à un arbitraire plutôt embêtant. Afin d'éviter cela, Putnam précise, dans un passage faisant allusion à Weber, qu'il n'admet pas que le chercheur laisse *ses* valeurs *dicter* ses conclusions.<sup>22</sup> Pour Putnam, les valeurs influençant légitimement les conclusions scientifiques doivent avoir une certaine validité objective, ou du moins, ne pas être purement idiosyncrasique.<sup>23</sup> C'est pourquoi cette influence doit se faire via les concepts éthiques denses. Ces concepts permettent aux valeurs éthiques influençant la science de ne pas être arbitraires, puisque l'union qu'ils établissent entre des caractéristiques descriptives et une force évaluative est fixée dans le langage. Le chercheur qui s'assure de bien les maîtriser ne biaise pas sa recherche, puisqu'il reste fidèle aux évaluations transmises par le langage et qu'il partage avec ses pairs culturels. Ses conclusions ne sont donc pas *relatives* à ses préférences évaluatives privées.

En résultante, l'argument des concepts éthiques denses rompt-il avec la neutralité axiologique telle que définie par Weber ? À mon avis, la réponse est oui, mais de manière réservée. L'argument élargit le rôle des valeurs en science en reconnaissant une influence légitime des valeurs *éthiques* sur les *conclusions* en sciences humaines. À cet égard, Putnam est plus permissif que Weber. Toutefois, il restreint la manière avec laquelle ces valeurs peuvent influencer les conclusions des scientifiques, et il limite cette influence aux sciences humaines. Cela atténue considérablement l'effet de l'élargissement initial. Chez Weber, le chercheur pouvait construire ses idéaltypes en fonction de ses préférences évaluatives privées, tant qu'il explicitait ses présupposés axiologiques lors de la communication de ses résultats. Chez Putnam, des valeurs éthiques peuvent influencer les conclusions en sciences humaines, à la seule condition qu'elles soient les valeurs véhiculées par les concepts éthiques denses que les pairs culturels du chercheur partagent. Chez Putnam, la légitimité d'une influence des valeurs en science dépend donc de la possibilité pour ces dernières d'être en un certains sens objectives ou du moins collectives. Weber, n'admettant pas une influence des valeurs sur les *conclusions* des chercheurs,

n'avait pas à se préoccuper de ce problème. J'aborderai à la section 3 la question de l'objectivité des valeurs chez Putnam.

### **2.3 Efficacité de l'argument à ramener l'objectivité de l'éthique**

En montrant comment de nombreux concepts employés par l'éthique ont un contenu descriptif, l'argument des concepts éthiques denses peut sembler redonner une certaine objectivité à l'éthique. Toutefois, si l'on tient compte de la conclusion de l'argument des valeurs épistémiques, cela devient moins évident. Comme je l'ai montré, la conséquence principale de l'argument des valeurs épistémiques est que les descriptions ne sont pas plus objectives que les évaluations. Je rappelle brièvement l'idée : si les jugements de faits produits par la science présupposent des valeurs, alors ces jugements de faits ne sont pas plus objectifs que les valeurs qu'ils présupposent. Dans cette optique, montrer que des concepts éthiques ont un contenu descriptif ne contribue aucunement à redonner de l'objectivité à l'éthique.<sup>24</sup>

### **3. L'objectivité pragmatiste de Putnam**

Avant d'évaluer l'impact de l'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité sur les usages habituels de la distinction fait/valeurs, je dois résumer les principales caractéristiques de la conception de l'objectivité à laquelle il fait appel, et la manière avec laquelle Putnam l'applique à l'éthique.

#### **3.1 La recherche d'une objectivité assouplie**

La conception de l'objectivité inspirée du pragmatisme américain que défend Putnam est très nuancée. Putnam cherche à développer une conception assouplie de l'objectivité qui « rende justice à nos intuitions réalistes » sans tomber dans ce qu'il appelle péjorativement le réalisme métaphysique, thèse selon laquelle nos descriptions peuvent reproduire exactement la structure logique du monde, ou en d'autres termes, le découpage intrinsèque de la réalité. Ce qui complique encore davantage la caractérisation de cette conception de l'objectivité est le fait que Putnam a changé d'idée à plusieurs reprises au fil de sa carrière. Sur la question de l'objectivité, trois périodes peuvent être distinguées dans les travaux de Putnam : une première pendant laquelle Putnam souscrivait au réalisme

métaphysique qu'il critique aujourd'hui, une deuxième où il répudie ce réalisme métaphysique et défend ce qu'il appelle le réalisme interne (*internal realism*), et une troisième où il renonce au réalisme interne et propose ce qu'il appelle le réalisme naturel.<sup>25</sup> Je ne parlerai pas de la première période, puisqu'elle précède l'époque où Putnam a commencé à contester la dichotomie fait/valeur et qu'elle est assez évidemment inconciliable avec ce projet.

De manière très schématique, les périodes du réalisme interne et du réalisme naturel de Putnam se caractérisent comme suit. Dans son réalisme interne, Putnam renonce à la vérité-correspondance. À cette époque, il cherche à fonder l'objectivité de la connaissance sans rapport à l'objet, et il définit la vérité comme l'assertabilité garantie idéalisée. Il caractérise alors sa position comme une forme de kantisme sans les *noumènes*. Il n'y a pas de possible description absolue du monde. La description objective du monde est celle que ferait un sujet parfaitement rationnel.<sup>26</sup> Putnam espère avec l'internalisme fonder une objectivité en accord avec le contextualisme (l'idée que nous ne pouvons jamais nous abstraire totalement de notre contexte culturel) et le fondement des faits sur les valeurs caractéristiques du pragmatisme. Un seul appui lui semble être suffisant : le rejet peircien du doute méthodique cartésien.<sup>27</sup>

Dans le contexte d'un stimulant débat avec Richard Rorty, Putnam en vient à admettre, au milieu des années 1990, que cette conception de l'objectivité ne parvient pas à se maintenir dans l'équilibre instable entre réalisme métaphysique et relativisme. Rorty le convainc que la vérité définie comme l'assertabilité garantie idéalisée implique une forme de réalisme métaphysique.<sup>28</sup> Sans cette conception de la vérité, Putnam sent que son réalisme interne parvient mal à se distinguer de la position de Rorty, qu'il accuse d'être relativiste. Il abandonne finalement son réalisme interne au profit de ce qu'il appelle un réalisme naturel. Avec cette forme de réalisme, Putnam ramène l'idée d'un fondement de l'objectivité sur un ajustement au monde, bien que cet ajustement ne constitue pas une correspondance parfaite. Le réalisme naturel ne rompt toutefois pas avec le contextualisme puisque selon Putnam, nos descriptions ne sont pas une copie du monde, mais sont, plus souplement et dans une pluralité de manières, « *responsible to reality* ». <sup>29</sup> Ce réalisme reste donc, à cet égard, dans la perspective du pragmatisme. Le réalisme naturel est rendu possible par l'idée d'un retour au sens commun, c'est-à-

dire d'un retour à un usage non métaphysique des concepts de vérité, d'objectivité, de savoir, de fait, etc. Selon Putnam, les non-philosophes emploient ces concepts dans leurs discussions courantes sans que cela ne prenne d'envergure métaphysique, et les philosophes devraient les imiter. C'est l'envergure métaphysique donnée par les philosophes à ces termes qui donne lieu au réalisme métaphysique et non ces termes eux-mêmes.<sup>30</sup>

### 3.2 L'objectivité appliquée à l'éthique

En accord avec sa volonté d'éviter les envergures métaphysiques, l'objectivité que Putnam cherche à ramener en éthique n'est pas une objectivité de type métaphysique. Putnam insiste sur ce fait lorsqu'il discute de l'intuitionnisme de G.E. Moore, qu'il qualifie de métaphysique. Son objectivité éthique n'implique pas le postulat de propriétés morales non naturelles.<sup>31</sup> Elle n'est toutefois pas non plus la simple intersubjectivité habermasienne, qui ne parvient pas selon lui à éviter avec succès le relativisme.<sup>32</sup> Putnam veut que son objectivité morale repose sur quelque chose de plus substantiel que l'accord mutuel d'une communauté observant les normes de la communication authentique.

Comment se construit alors cette objectivité ? Putnam tente de ramener l'objectivité de l'éthique en lui appliquant sa conception pragmatiste de l'objectivité par deux voies : une objectivité *avec objet* produite par les concepts éthiques denses, et une objectivité *sans objet*.<sup>33</sup> Comme je l'ai mentionné, selon Putnam, au plan de l'objectivité, le descriptif n'a pas de privilège sur l'évaluatif. Ce ne sont donc pas seulement les énoncés qui acquièrent un rapport à l'objet parce que composés de concepts éthiques denses qui peuvent être objectifs. Des énoncés composés de concepts éthiques minces (les concepts éthiques standards), comme « bien », « mal », « correct », « incorrect », etc. le peuvent aussi. Leur objectivité se fonde sur ce que Putnam appelle le « point de vue éthique » (*ethical point of view*). Putnam caractérise ce point de vue éthique comme celui de l'éthique de la compassion transmise par toutes les grandes religions.<sup>34</sup> Nous devons selon lui nous placer dans la perspective de ce point de vue éthique pour pouvoir porter des jugements moraux adéquats. Nous construisons et validons ce point de vue éthique de manière pragmatiste, c'est-à-dire, dans la perspective de Dewey, par la « critique de la critique ». Nous partons des évaluations qui nous semblent évidentes (et non pas d'une table rase

cartésienne), et nous nous construisons un système de valeurs cohérent et en accord avec nos convictions les plus profondes.<sup>35</sup> Putnam plaide pour la reconnaissance d'une telle objectivité en éthique en comparant l'éthique avec le cas des mathématiques et de la logique. On reconnaît sans problème l'objectivité de ces deux domaines, bien que leurs énoncés ne comportent aucun rapport à l'objet. Nous n'avons selon lui aucune raison valable de ne pas le faire aussi pour l'éthique.<sup>36</sup>

À cette objectivité *sans objet* s'ajoute, selon Putnam, une objectivité *avec objet* que l'éthique acquiert grâce aux concepts éthiques denses. Putnam espère que les contenus descriptifs des concepts éthiques denses communiquent une objectivité aux forces évaluatives auxquelles ils sont soudés. Comme je l'ai déjà mentionné, cette soudure est indépendante des préférences évaluatives privées de tout un chacun puisqu'elle est fixée dans le langage, mais n'est pas pour autant absolue (elle est contextuelle, pragmatisme oblige). Putnam est même clair à cet égard : la soudure entre description et évaluation établie par les concepts éthiques denses dépend de l'attachement au point de vue éthique, le même qui fonde l'objectivité *sans objet*. Il n'y a, selon Putnam, tout simplement pas de discussion éthique possible avec des gens qui n'adhèrent pas à ce point de vue.<sup>37</sup> Je discuterai bientôt du problème que ce fondement de l'objectivité *avec objet* sur le point de vue éthique pose.

Je discuterai aussi bientôt de la tension que crée l'idée de fonder l'objectivité de l'éthique sur un rapport à l'objet (que j'ai déjà identifiée à la section 2.3). Comment le caractère descriptif des concepts éthiques denses peut-il contribuer à ramener l'objectivité de l'éthique si faits et valeurs ont une égale prétention à l'objectivité ?

#### **4. L'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité**

##### **4.1 Impact de l'argument sur l'hétérogénéité du descriptif et de l'évaluatif.**

L'argument n'a aucun impact sur la distinction descriptif/évaluatif. Changer de conception de l'objectivité peut certes affecter le type de validation dont pourront faire l'objet ces deux rôles locutoires, mais cela n'est pas susceptible d'affecter la distinction entre ceux-ci. Après l'argument de la

conception pragmatiste de l'objectivité, *décrire* et *évaluer* conservent des directions de l'ajustement opposées.

#### **4.2 Impact de l'argument sur la neutralité axiologique de la science.**

L'argument n'a pas non plus d'impact sur la neutralité axiologique de la science. Il ne change rien à la situation établie par les deux arguments précédents : il y a des valeurs épistémiques au fondement de toutes les sciences, et les valeurs éthiques peuvent influencer les chercheurs dans le choix des problèmes qu'ils étudient, dans la construction des idéaltypes qu'ils appliquent et dans les conclusions qu'ils tirent, à condition que ces valeurs n'interviennent que via les concepts éthiques denses. J'ai expliqué que, comme l'union entre évaluations et descriptions véhiculée par les concepts éthiques denses ne varie pas selon le bon vouloir des chercheurs, leur usage par ces derniers ne risque pas de rendre leurs conclusions arbitraires. Il me reste maintenant à déterminer si ces évaluations transmises par les concepts éthiques denses comportent une certaine forme d'objectivité.

#### **3.3 Efficacité de l'argument à ramener l'objectivité de l'éthique.**

J'évaluerai l'efficacité de l'argument à ramener l'objectivité de l'éthique en distinguant les deux voies par lesquelles Putnam cherche à ramener cette objectivité : l'objectivité *sans objet*, et l'objectivité *avec objet*.

Cette évaluation dépend de laquelle des deux formes d'objectivité l'on concède à Putnam : celle qui est issue de l'internalisme ou celle qui découle du réalisme naturel ? Dans le réalisme interne que Putnam défendait dans les années 1980, l'objectivité *sans objet* de l'éthique pouvait fonctionner. Pour qu'un jugement soit objectif, il suffisait qu'il soit celui que prononcerait un agent moral parfaitement rationnel. Son objectivité pouvait être établie de manière pragmatiste par la « critique de la critique » deweyenne. Aucun ajustement au monde n'était requis. Toutefois, Putnam a abandonné ce type de réalisme dans les années 1990 et a réintroduit, avec le réalisme naturel, un critère externaliste de vérité. Comme je l'ai mentionné, dans ce réalisme, nos énoncés doivent être « *responsible to reality* ». En réintroduisant ce critère externaliste, Putnam ramène l'exigence que les énoncés réfèrent à certaines

réalités du monde pour être objectifs. Cela restreint donc le champ de l'objectivité aux énoncés ayant une direction de l'ajustement langage-monde. Les concepts éthiques minces ne satisfont pas cette exigence. Je l'ai montré, pour Putnam, le sens des concepts éthiques minces ne dépend que de l'attachement au point de vue éthique, qui est purement évaluatif. Le rejet peircien du doute méthodique cartésien peut éventuellement nous faire ressentir la justification contextuelle des énoncés faisant usage de ces concepts comme satisfaisante. Toutefois, avec le réalisme naturel, ce type de justification n'est pas suffisant.

Contrairement aux concepts éthiques minces, les concepts éthiques denses donnent un rapport à l'objet à certains énoncés éthiques. Ils semblent donc satisfaire le critère supplémentaire établi par le réalisme naturel. Il s'agit toutefois à mon avis d'une fausse impression. Comme c'est le cas pour les concepts éthiques minces, l'objectivité des concepts éthiques denses n'est possible que sous le réalisme interne. Je le montrerai en discutant de ce qui fonde la validité des trois éléments présents dans les concepts éthiques denses : le contenu descriptif, la force évaluative et la soudure entre les deux.

D'abord, il est clair que le contenu descriptif des concepts éthiques denses est validé par un ajustement à l'objet. C'est parce que ces concepts saisissent dans le langage certains éléments factuels du monde que les descriptions qu'ils produisent sont rationnellement justifiées. Par exemple, lorsque j'observe une conduite qui comporte les caractéristiques descriptives de la cruauté, ma pensée s'ajuste au monde et je décris cette conduite comme cruelle. Il ne s'agit évidemment pas d'un constat empirique pur, libre de toute influence culturelle, mais, comme je l'ai mentionné, le réalisme naturel n'exige pas l'absence de toute influence contextuelle. Le contenu descriptif des concepts éthiques denses respecte donc le critère de la « *responsibleness to reality* ».

À l'opposé, leur force évaluative ne respecte pas ce critère. Ce qui fait en sorte que ma description d'une action comme *cruelle* suscite instantanément en moi une évaluation négative ne relève pas d'un ajustement au monde. La direction de l'ajustement impliquée est plutôt monde-langage. Je condamne les actions cruelles parce que, adhérant au point de vue de l'éthique de la compassion, je souhaiterais qu'il y ait moins de cruauté dans le monde. Ainsi, ce qui valide l'usage évaluatif des concepts éthiques



denses n'est pas l'ajustement au monde, mais l'attachement au point de vue éthique. Selon le critère du réalisme naturel, l'usage évaluatif des concepts éthiques denses n'est donc pas objectif par lui-même.

Il ne reste qu'une possibilité : que cet usage soit objectif indirectement, via les contenus descriptifs auquel il est soudé par les concepts éthiques denses. Comme le contenu descriptif des concepts éthiques denses se fonde sur un ajustement au monde, si la soudure entre description et évaluation qu'ils véhiculent se fondait elle aussi sur un ajustement au monde, l'objectivité de la description pourrait se communiquer à l'évaluation et la rendre elle aussi objective. J'ai toutefois montré que, selon Putnam, cette soudure se fonde sur le point de vue éthique. Maîtriser les concepts éthiques denses requiert de se placer dans la perspective du point de vue éthique. Dans l'esprit d'une personne n'adhérant pas à l'éthique de la compassion, une caractéristique descriptive qui pour nous est soudée à une force évaluative négative pourrait être soudée à une force évaluative contraire. Cette personne emploierait possiblement une autre expression que « cruel » pour décrire une conduite que nous considérons cruelle. Elle pourrait dire, d'une manière plus neutre, que cette conduite *occasionne de la souffrance* ; ou encore même avec optimisme qu'elle *forme l'endurance*. Devant les mêmes caractéristiques descriptives observées dans le monde, plusieurs expressions langagières comportant des forces évaluatives différentes et même opposées pourraient ainsi être employées, tout dépendant du point de vue éthique auquel le locuteur adhère.<sup>38</sup> Cela montre que ce n'est pas l'ajustement au monde qui détermine la soudure entre contenu descriptif et force évaluative établie par les concepts éthiques denses. Cette soudure ne respecte donc pas le critère du réalisme naturel.

Il n'y a donc que l'usage descriptif des concepts éthiques denses qui puisse être objectif dans le réalisme naturel. Par conséquent ces concepts ne parviennent pas à ramener l'objectivité en éthique. L'objectivité *avec objet* échoue, comme l'objectivité *sans objet*. Ainsi, l'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité ne parvient pas à atteindre son but, à moins de revenir au réalisme interne défendu par Putnam dans les années 1980. Étant donné que le réalisme naturel de Putnam exige qu'il y ait ajustement au monde pour qu'il y ait objectivité, l'absence d'un tel ajustement dans le cas des concepts éthiques minces et dans ce qui guide l'usage évaluatif des concepts éthiques denses a pour conséquence qu'aucun de ces deux groupes de concepts ne parvient à ramener l'objectivité en éthique.

## Conclusion

Je suis maintenant en mesure de conclure sur les limites qu'imposent les arguments de Putnam à l'usage de la distinction fait/valeur, et d'identifier les usages qui restent possibles après ceux-ci. Mes analyses permettent d'identifier seulement deux limites apportées à l'usage habituel de la distinction. D'abord, il ne faut pas envisager faits et valeurs comme deux *types* exclusifs de concepts. Il peut y avoir des concepts (les concepts éthiques denses) qui servent à la fois à décrire et à évaluer. Ensuite, les sciences humaines sont moins axiologiquement neutres que Weber ne l'exigeait. Selon Putnam, les conclusions des chercheurs en sciences humaines peuvent légitimement être influencées par des valeurs *éthiques* à condition que cette influence se fasse via les concepts éthiques denses, qui permettent d'éviter que cette influence soumette la science à l'arbitraire des préférences évaluatives privées des chercheurs.

Les arguments de Putnam n'éliminent toutefois pas les principales composantes de la distinction fait/valeur. D'abord, après les arguments de Putnam, *décrire* et *évaluer* sont toujours deux *rôles* distincts que peuvent jouer les concepts. Ensuite, les sciences de la nature doivent tout autant être axiologiquement neutres, c'est-à-dire neutres par rapport aux valeurs *éthiques*. Finalement, les arguments de Putnam ne parviennent pas à ramener l'objectivité de l'éthique. Putnam pourrait accomplir ce projet s'il était toujours internaliste comme dans les années 1980. Toutefois, suite aux critiques de Rorty, Putnam a abandonné cette position pour se tourner vers le réalisme naturel qui rétablit le lien entre objectivité et ajustement au monde. Cet abandon rend son projet de ramener l'objectivité en éthique impossible. L'objectivité *sans objet* de l'éthique ne fonctionne pas parce qu'elle ne comporte aucun ajustement au monde, et l'objectivité *avec objet* ne fonctionne pas davantage parce que la soudure entre le contenu descriptif et la force évaluative des concepts éthiques denses relève exclusivement de l'attachement culturel au point de vue éthique. Ainsi, le réalisme naturel empêche Putnam d'accomplir son objectif principal concernant la distinction fait/valeur. Après les arguments de Putnam, comme chez les positivistes logiques, les jugements de fait peuvent prétendre à l'objectivité (bien que ce soit à une forme assouplie d'objectivité), et les jugements de valeur ne le peuvent pas.

Cette analyse dévoile la tension entre les deux projets principaux de Putnam. D'un côté, Putnam veut, contre Rorty et d'autres, « rendre justice à nos intuitions réalistes ». De l'autre, il veut ramener la possibilité de prétendre à l'objectivité en éthique et a besoin pour ce faire de montrer la possibilité d'une objectivité sans rapport à l'objet. Mes analyses de ses arguments mettent en évidence le conflit entre ces deux projets.

---

<sup>1</sup> David Hume, *Treatise of Human Nature*, L.A. Selby-Bigge ed., Clarendon Press, Oxford, 1978, p. 469, 470.

Des critiques intéressantes de cette interprétation standard du « is-ought passage » ont toutefois été faites. Cf. W.D. Hudson, *The Is/Ought Question*, The Macmillan Press, New York, 1979, part 1.

<sup>2</sup> Max Weber, *Essais sur la théorie de la science*, traduit par Julien Freund, Librairie Plon, Paris, 1965.

<sup>3</sup> Par exemple, A.J. Ayer, *Language, Truth and Logic*, Dover Publications, New York, 1952, chap. VI.

<sup>4</sup> Putnam, *Reason, Truth and History*, Cambridge University Press, 1981, p. 148-149.

<sup>5</sup> Hilary Putnam, *The Collapse of the Fact/Value Dichotomy*, Harvard University Press, 2002, p. 1. Dorénavant, je citerai cet ouvrage de manière abrégée en inscrivant seulement « Putnam, *The Collapse* » et le numéro de la page.

<sup>6</sup> Putnam semble considérer que sa critique de la dichotomie fait/valeur bouleversera notre manière de percevoir la relation entre les faits et les valeurs. Voir à ce titre l'introduction et le premier chapitre de *The Collapse*.

<sup>7</sup> Je n'ai pas ici la prétention d'être exhaustif. Ces trois usages me semblent être ceux qui concernent le plus les arguments de Putnam.

<sup>8</sup> Putnam, *The Collapse*, p. 142-143.

<sup>9</sup> J.L. Mackie, *Inventing Right or Wrong*, Penguin Books, London, 1990.

<sup>10</sup> Putnam, *The Collapse*, p. 109.

<sup>11</sup> Cf. Max Weber, *op. cit.*

<sup>12</sup> Putnam, *Reason, Truth and History*, *op. cit.*, p. 202-203. « Assertabilité garantie » (*warranted assertibility*) est l'expression qu'emploient les pragmatistes pour désigner le caractère d'une hypothèse à laquelle nous avons de bonnes raisons d'adhérer. Ils utilisent cette expression pour éviter le terme « vérité » qu'ils trouvent trop engageant au plan épistémologique, alors qu'une croyance rationnellement justifiée selon certains critères pratiques d'acceptabilité rationnelle constitue une visée plus humble et, selon eux, plus réalisable pour la science.

<sup>13</sup> Je montrerai plus loin qu'avec l'argument des concepts éthiques denses, Putnam accorde aussi un rôle aux valeurs *éthiques* en science, du moins dans la science économique. Pour la distinction entre valeurs *éthiques* et *épistémiques*, cf. *The Collapse*, p. 30-32.

<sup>14</sup> Cette conclusion repose toutefois sur le présupposé que les valeurs *épistémiques* et les valeurs *éthiques* sont égales au plan de l'objectivité. Ce présupposé est contestable. Putnam maintient lui-même une distinction entre valeurs *éthiques* et valeurs *épistémiques*. Reprenant cette distinction, il serait possible de lui objecter que seules les valeurs éthiques sont manifestement subjectives puisqu'elles varient d'une culture à l'autre, tandis que les valeurs épistémiques (la cohérence, la simplicité, etc.) sont au contraire reconnues universellement comme celles qui garantissent l'objectivité des faits scientifiques. Il paraîtrait contre-intuitif de considérer que d'attacher de l'importance, par exemple, à la cohérence d'une théorie puisse nuire à son objectivité. Dans la même lignée, il serait peu envisageable que les chercheurs d'une culture étrangère, lorsqu'ils cherchent à produire des descriptions du monde, valorisent l'incohérence. Dans cette perspective, comme ce que l'argument des valeurs épistémiques montre est que les faits sont fondés sur des valeurs *épistémiques* et non sur des valeurs *éthiques*, il n'aurait pas pour conséquence de placer faits et valeurs sur un pied d'égalité quant à leur prétention à l'objectivité. Les faits resteraient objectifs et les valeurs, du moins les valeurs *éthiques*, subjectives. Cette objection requerrait par contre d'expliquer l'asymétrie entre les valeurs éthiques et épistémiques qui la sous-tend. Pourquoi les valeurs épistémiques seraient-elles objectives alors que les valeurs éthiques ne le seraient pas ? Je laisserai pour le moment en suspend la question de savoir si l'on doit ou non concéder à Putnam son présupposé que les valeurs épistémiques ne sont pas plus objectives que les valeurs éthiques. Je reviendrai plus loin sur les critères qui, selon Putnam, définissent l'objectivité et sur son application possible aux valeurs.

<sup>15</sup> John R. Searle, *Expression and Meaning*, Cambridge University Press, Cambridge, 1997, chap. 1.

<sup>16</sup> Je suis maintenant en mesure de revenir sur la comparaison que fait Putnam entre les distinctions analytique/synthétique et décrire/évaluer. À la lumière de la théorie des distinctions de l'ajustement, il est possible d'identifier au moins une différence majeure entre les deux distinctions. La distinction analytique/synthétique oppose deux types d'énoncés ayant la même direction de l'ajustement, alors que la distinction décrire/évaluer oppose deux types d'actes langagiers ayant deux directions de l'ajustement contraires. Cela a pour conséquence qu'il est beaucoup moins envisageable que *décrire* et *évaluer* soient sur un continuum, qu'il ne l'est qu'analytique et synthétique le soient.

<sup>17</sup> Putnam, *Reason, Truth and History*, *op. cit.* p. 138 et p. 209-210.

---

<sup>18</sup> Putnam, *Ethics without Ontology*, Harvard University Press, Cambridge, 2004, p. 73-74.

<sup>19</sup> Ce que je développe ici en invoquant la distinction des directions de l'ajustement n'équivaut pas à l'objection de la théorie des deux composantes à laquelle Putnam répond à mon avis de manière convaincante (*The Collapse*, p. 37-39). Putnam me semble avoir raison d'insister sur le fait que les concepts éthiques denses ne peuvent pas être scindés en deux parties, l'une descriptive et l'autre évaluative. Le concept « cruel » ne peut pas être remplacé par un concept ayant une force évaluative différente sans que le sens de « cruel » ne soit perdu. Cela n'empêche toutefois pas que son contenu descriptif et sa force évaluative soient deux choses logiquement distinctes. Lorsqu'un locuteur compétent juge que le concept « cruel » est approprié pour qualifier une action, il porte deux jugements : que l'action est moralement critiquable, et que l'action comporte les principales caractéristiques descriptives d'une action cruelle. La théorie des deux composantes est fautive non pas parce que l'on ne peut pas distinguer ces deux jugements, mais parce que si l'un ou l'autre de ces deux jugements est absent, le concept « cruel » ne s'applique pas.

<sup>20</sup> Putnam, *The Collapse*, chap. 3.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>23</sup> Je reviendrai un peu plus loin sur la conception de l'objectivité de Putnam, c'est-à-dire, plus précisément, sur le fait qu'elle est assouplie par rapport à la conception standard, et sur sa compatibilité avec le contextualisme, c'est-à-dire l'idée que nous ne pouvons jamais nous abstraire totalement de notre contexte culturel.

<sup>24</sup> Bien entendu, si, comme je l'ai envisagé, on refusait de concéder à Putnam sa conclusion voulant que l'argument des valeurs épistémiques mette faits et valeurs sur un pied d'égalité quant à leur prétention à l'objectivité, le problème que je viens de décrire ne se poserait pas. La part descriptive acquise par l'éthique grâce aux concepts éthiques denses pourrait alors lui conférer une objectivité. Dans un autre contexte que celui de Putnam, les concepts éthiques denses pourraient donc potentiellement constituer une voie prometteuse pour ramener l'objectivité en éthique, mais Putnam, semble-t-il du moins jusqu'à maintenant, ne peut pas s'engager sur cette voie sans renoncer à l'égalité prétention à l'objectivité des faits et des valeurs, thèse qu'il défend avec ferveur. J'aborderai plus loin la question de savoir si l'argument de la conception pragmatiste de l'objectivité résout cette tension.

<sup>25</sup> Je reprends ici la chronologie présentée par Frederick Stoutland dans l'article : « Putnam on Truth », in M. Gustafsson and L. Hertzberg, (ed.), *The Practice of Language*, Kluwer, Dordrecht, 2002, p. 147-176.

<sup>26</sup> Putnam, *Reason, Truth and History*, *op. cit.* chap. 3.

<sup>27</sup> L'idée de Peirce avec ce rejet est que, contrairement à ce que met en scène Descartes, il est impossible de faire table rase et de douter de toutes nos croyances en même temps. Le seul doute authentique possible est celui auquel nous sommes contraints lorsque confrontés à une situation impossible à concilier avec notre système de croyances. Puisque ce doute est impossible, l'exigence cartésienne que toutes nos croyances soient fondées sur des croyances indubitables tombe. Un fondement sur des croyances dont nous n'avons pas de raison de douter actuellement suffit. Cf. Charles S. Peirce. « Some Consequences of Four Incapacities » in *Journal of Speculative Philosophy* (1868) 2, Pennsylvania State University Press, et Putnam, *Realism With A Human Face*, Harvard University Press, Cambridge, 1990, p. 221, pour la reprise de cette idée.

<sup>28</sup> Rorty, *Objectivism, Relativism and Truth: Philosophical Papers vol. I*, Cambridge University Press, Cambridge 1991, p. 26. Putnam répudie explicitement cette conception de la vérité dans *The Collapse*, p. 107.

<sup>29</sup> Putnam, *The Threefold Core: Mind Body and the World*, Columbia University Press, New York, 1999, p. 7.

<sup>30</sup> Par exemple, affirmer que l'énoncé « il y a des chaises dans la salle » est objectivement vrai lorsque je me trouve effectivement dans la salle avec assez de lumière pour le constater n'implique rien qui ressemble au réalisme métaphysique.

<sup>31</sup> Putnam, *The Collapse*, p. 128.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>33</sup> Putnam, *Ethics without Ontology*, *op. cit.* p. 74 et 77-78.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 22-29.

<sup>35</sup> Putnam, *The Collapse*, p. 103-104.

<sup>36</sup> Putnam, *Ethics without Ontology*, *op. cit.* p. 52-70.

<sup>37</sup> Putnam, *The Collapse*, p. 37-38.

<sup>38</sup> Putnam illustre ce phénomène par le cas d'hypothétiques Super-benthamistes, dans *Reason, Truth and History*, *op. cit.* p. 139-140.